

FRANCE.

—On sait que de tout tems, le célèbre comte de Châteaubriand s'est toujours montré le plus illustre défenseur des sentimens religieux et loyalistes. Voici ce que rapporte la *Quotidienne* d'après l'*Ami de la Religion* :

« Introduits près de l'illustre écrivain, dit la *Quotidienne* les délégués ont été pénétrés de vénération en voyant ce grand athlète de nos luttes publiques et lui-même n'a pas reçu sans émotion cet hommage de trente-trois journaux consacrés à la défense du droit de tous et des libertés électorales :

« M. Laurencie, président de la nation, a adressé à M. de Châteaubriand un discours dont nous ne pouvons à regret que citer le passage suivant :

« Votre nom, Monsieur le vicomte, est dans le monde intelligent et lettré l'expression de la liberté de la presse. C'est vous qui nous avez appris à concilier cette grande immunité de la pensée avec le principe saint de l'autorité. Venir à vous, c'est venir reconnaître cette belle alliance des lois et de l'ordre dans la société française. Ce n'est pas seulement la gloire du génie que nous saluons, c'est la fidélité d'une longue et laborieuse vie, noble exemple plus touchant et plus vénérable que la renommée.

« Et maintenant, que nous reste-t-il sinon d'entourer de vœux le glorieux maître qui nous a guidés ! Puissent ses jours, couronnés d'hommages, s'étendre jusqu'au jour où apparaîtra le monde nouveau que naguère sa voix nous pronostiquait ! Puissions-nous longtemps venir nous inspirer de ses leçons, de ses souvenirs, de ses vertus et de son image ! »

« M. le vicomte de Châteaubriand, visiblement ému, a répondu que, sous la vive impression de ces témoignages, il craignait de ne pas dire assez combien il était honoré et consolé par la démarche qui était faite auprès de lui ; que la presse était encore la puissance à qui il était donné d'électriser les âmes, et qu'il ne désespérait pas de voir de tels dévouemens et de tels talens réunis parvenir à remuer ce qui reste encore de généreux en France ; que l'œuvre était difficile, mais que la persévérance aurait ses fruits, et que c'était déjà un grand bien de montrer l'union de toute la presse dans la défense de la liberté.

« Les délégués des journaux de la droite ont également exprimé des hommages et des félicitations à M. le comte de Villède, dans une lettre qu'ils ont tous signée et adressée à l'illustre président du conseil du ministre de 1824 à 1827, sous la restauration. »

ANGLETERRE.

—Il vient de mourir à Reyninch, près Killaloe (Angleterre), une femme nommée Marie Vaghan, qui avait atteint sa 115^e années. Elle a conservé jusqu'aux derniers moments toutes ses facultés ; elle était, depuis deux ou trois générations, femme de confiance dans la maison de Michel-Henri Head, de Derry-Castle. C'est elle qui avait allumé le premier feu dans cette magnifique habitation, après l'achèvement de sa construction. Il y a un an, cette centenaire pouvait encore enfiler la plus fine aiguille.

BERLIN.

—La Prusse devrait commencer à s'apercevoir des fruits que lui porte l'incrédulité rationaliste qui, de plus en plus, envahit sa population. En 1835, les prisons de Berlin renfermaient environ 5,000 détenus pour crimes ; trois ans plus tard il y en avait 8,000. Aujourd'hui le nombre est de 11,600, sans compter la multitude de ceux qui ne subissent que des emprisonnemens temporaires. L'on prétend attribuer cette progression menaçante à l'insuffisance des moyens extérieurs de repression, c'est-à-dire du nombre des agens de police et des gendarmes. Pour peu que l'expérience se prolonge, les yeux du gouvernement s'ouvriront, mais trop tard peut-être pour sauver la société. A Königsberg l'on paraît un peu mieux apprécier les choses : la police municipale ayant fourni la liste de 217 ménages illégitimes, l'autorité civile s'en est émue, et a fait enjoindre à MM. les pasteurs d'*user de leur influence* pour légitimer ces unions illicites et les enfans qui en sont provenus. Mais quelle est cette influence, et comment la faire valoir envers des gens qui jamais n'entrent dans un temple, et qui ne voient dans un ministre qu'un agent salarié du pouvoir, débitant ses sermons payés, et s'inquiétant du reste fort peu de la conduite morale de ceux que l'*Etat* lui assigne pour ouailles ?

ILES SANDWICH.

—On a reçu des journaux des îles Sandwich, publiés en langue anglaise à Houolubahu, du 1^{er} septembre.

Les îles font des progrès rapides dans la civilisation. On annonce beaucoup d'entreprises commerciales. Les Havailleurs ont des Chambres législatives, des ministres d'Etat et une cour où l'étiquette est observée aussi religieusement qu'à Saint-James. Il est fait à la législature un rapport par M. Wylie, ministre des affaires étrangères, qui parle de l'indépendance de l'île.

Il existe une pétition de certains chefs indigènes qui, jaloux de l'esprit entreprenant des étrangers, ne veulent pas que ceux-ci soient admis à prêter le serment d'obéissance au roi Kamehamela IV.

Les ministres de S. M. n'ont pas admis cette pétition.

Une correspondance a eu lieu entre le secrétaire d'Etat, M. Wylie, et M. Hooper, commissaire des Etats-Unis, qui voulait suspendre les relations diplomatiques parce que des sujets américains avaient été engagés à faire acte de soumission vis-à-vis de Kamehamela.

Le journal de la cour rapporte très-exactement tout les banquets donnés par le roi, et la liste des personnes qui y ont assisté.

PRUSSE.

—On écrit à l'*Univers* des bords du Rhin :

« M. le prince de Metternich avait essayé en 1844, dans ses vignes du domaine du Johannenberg, de l'effet du guano sur la qualité de raisin. L'ef-

fet n'a point été une amélioration du raisin, au contraire. Le prince a donné durant son séjour au Johannenberg, en 1845, l'ordre de détruire une nouvelle plantation de vignes, dont le terrain était engraisé par le guano. Ce procédé avait menacé d'altérer la célèbre qualité du vin du Johannenberg. »

AGRICULTURE.

M. L'ÉDITEUR,

Je me flatte que vous accueillerez avec votre bienveillance accoutumée le présent écrit, qui n'est qu'une suite de celui qui a été publié dans la *Minerve* du 29 décembre dernier, c'est à dire qu'il vient à l'appui de ma thèse générale « que les écrits sur l'Agriculture, présentés à nos cultivateurs, opèrent tôt ou tard leurs fruits. » Un brave routinier de mes amis avait lu plus d'une fois, sur votre journal et ailleurs, des articles sur les effets merveilleux du plâtre comme engrais stimulant. « Bah ! s'était-il toujours dit, théories de citadins ! à peine capables de distinguer une tige de pois d'une tige de blé et qui veulent nous en remonter à nous, véritables Jean-Baptiste, qui sommes nés et avons passé notre vie dans les champs. » Et le digne homme de jeter dédaigneusement de côté *Minerve* ou autre journal. Cependant, un jour, il en lut tant et tant, qu'il résolut d'acheter un quart de plâtre de 3 minots, qu'il paya 12 francs, avec l'intention secrète peut-être de donner un démenti à tous les faiseurs d'articles sur l'agriculture passés, présents et à venir. Le quart de plâtre rendu au logis et ouvert, femme, enfans et serviteurs de se récrier sur ce prétendu engrais, qui n'avait ni la couleur, ni l'odeur, ni aucune des qualités en un mot des engrais qui se trouvaient devant la grange ; en goûtant même au malheureux *gypsum*, on trouva qu'il était sans saveur ! Quelle apparence, quelle possibilité même, répétait-on en chœur, que cette poudre blanche, sans odeur et sans saveur, puisse posséder quelque propriété fertilisante ! Qu'on en jugeât ainsi, n'est pas du tout étonnant pour moi ; car, je vous avouerai que rien ne me paraît plus merveilleux, qu'il n'y a rien au monde dont je puisse moins me rendre compte que les propriétés fertilisantes du plâtre, au moins à un si étonnant degré. En consultant ceux qui ont écrit sur ce sujet, je trouve qu'ils confessent comme moi leur ignorance, et, s'ils ne le confessent pas, je la découvre assez.

Bref, on referma le quart, on le porta au grenier, et on n'y pensa plus. Cependant, notre cultivateur sema 4 minots de pois sur une pièce de terre de 2 arpens en superficie. Ce fonds est un des plus mauvais que je connaisse ; bientôt les pois qui y levèrent, devinrent jaunes et souffrants ; et tout annonçait la perte de la récolte, lorsque le plâtre revint en mémoire au propriétaire. Il en soupoudra 1½ minot, un matin après une bonne rosée, sur toutes les parties du champ, une planche exceptée, qu'il laissa au milieu de la pièce, pour mieux juger de l'effet de cet engrais. Bientôt tout changea de face sur cette terre ; les pois, jaunes et souffrants d'abord, devinrent d'un vert de plus en plus foncé et commencèrent à croître avec vigueur. La planche qui n'avait pas reçu d'engrais, resta dans un état languissant et donna un bien faible produit lors de la récolte à tel point qu'allant visiter ce champ avec le propriétaire, lorsque les pois furent à la hauteur de 10 pouces à peu près, moi, Guillot j'y fus trompé tout le premier, car j'observai naïvement à notre homme, étant encore à quelque distance, qu'on avait oublié une planche en semant le champ. Il recueillit 42 minots de ses 4 minots de semence. Son voisin, la même année, c'est à dire l'année dernière, n'a recueilli que 20 minots d'une même semence et sur une égale étendue de terrain, quoique sa pièce de terre, avoue-t-il, soit un peu meilleure que l'autre. Les deux petits tableaux qui suivent, montrent quels sont la mise et le profit de chacun de ces deux cultivateurs :

1 ^{ER} . CULTIVATEUR.	
MISE.	PROFIT.
1½ minot de plâtre, 6 fr.	42 minots de pois
4 " pois semés 20	à 4 fr. 168 fr.
Main-d'œuvre. . . . 43	5 voies de pesat. 72
Usage du terrain. . . 12	
	249 fr.
	86 fr.
	Profit net. 154 fr.
2 ^{ES} . CULTIVATEUR.	
4 minots pois semés 20 fr.	20 minots de pois
Main-d'œuvre. . . . 42	à 4 fr. 80
Usage du terrain. . . 12	5 voies de pesat. 45
	125 fr.
	74
	Profit net. : . . . 51 fr.